Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 35 (1947)

Heft: 145

Artikel: Études critiques : les problèmes des épitres aux Colossiens et aux Éphésiens [Ernst Percy]

Autor: Masson, Charles

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380491

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES PROBLÈMES DES ÉPITRES AUX COLOSSIENS ET AUX ÉPHÉSIENS

PAR ERNST PERCY

L'ouvrage de Percy [1] est une œuvre de bénédictin. Elle suppose des années de labeur, une somme incroyable de lectures [2], d'innombrables recherches de détail méthodiquement poursuivies pour rassembler les matériaux d'un ouvrage monumental. La table des matières seule remplit une douzaine de pages. Le bas des pages est bourré de références et de notes. Des index très complets rendent aisée la consultation de ce gros livre.

Percy s'est proposé de soumettre à un nouvel examen l'ensemble des problèmes dont la solution décide du jugement d'authenticité ou d'inauthenticité que la critique porte sur les épîtres aux Colossiens et aux Ephésiens.

Le premier chapitre est consacré à la minutieuse analyse du vocabulaire et du style de l'épître aux Colossiens comparés à ceux des « Homologoumènes » [3]. Le deuxième étudie les idées de l'épître en matière de christologie, de sotériologie et d'ecclésiologie, et les montre semblables à celles des Homologoumènes, avec des développements nouveaux parfois. Le troisième s'attache à définir l'hérésie qui menaçait l'Eglise de Colosses et dont une exacte connaissance est indispensable à la compréhension de l'épître. En ramenant à sa juste mesure la part de la polémique dans un écrit qui oppose à l'hérésie la plénitude du salut en Christ plutôt qu'il ne combat ses

(1) *Die Probleme des Kolosser und Epheserbriefe* von Ernst PERCY. Lund, 1946, G. W. K. Gleerup. 517 p. in-8.

(2) Les auteurs grecs et latins, la littérature patristique grecque et latine, les textes liturgiques de l'ancienne Eglise, la littérature rabbinique, la littérature théologique ou critique de langue allemande, anglaise, suédoise, ont fourni des citations à Percy. M. Goguel est le seul auteur de langue française cité dans cet ouvrage. C'est à la fois un juste hommage rendu à la science du professeur de Paris et un indice de l'inexistence des travaux sur ce sujet en langue française.

(3) Percy emprunte ce terme à Origène et à Eusèbe pour désigner les épîtres pauliniennes reconnues authentiques.

erreurs, Percy interroge successivement les rares textes susceptibles de nous éclairer (II, 8, 16-23 et indirectement I, 15-20). Il précise d'une manière heureuse le sens de l'expression si controversée τὰ στοιχεῖα τοῦ κόσμου (II, 8 et 20). Selon lui, ce ne sont ni les formes élémentaires de la vie religieuse, ni les éléments que connaissait la physique ancienne, ni les astres, mais bien les Puissances angéliques dont Paul reconnaissait l'action derrière la Loi mosaïque et les cultes préchrétiens, ces Principautés et ces Autorités qui ont été dépouillées lorsque Christ a aboli la Loi en mourant sur la croix (II, 14 et 15). L'hérésie colossienne paraît avoir été une hérésie judaïsante qui combinait un légalisme à tendances ascétiques avec des spéculations hellénistiques. Contrairement à ce qui a été souvent affirmé depuis F.-C. Baur, cette hérésie n'avait rien de commun avec le gnosticisme du IIe siècle, dont elle ignore les deux idées essentielles : d'une part, l'affirmation d'un dualisme radical entre le monde visible et le monde invisible d'où sont tombées les âmes à sauver ; d'autre part, l'idée que l'âme perdue en ce bas monde est sauvée par la révélation qui lui est donnée de sa patrie céleste. Le chapitre consacré à l'hérésie colossienne nous paraît le meilleur du livre, celui où triomphe l'exégèse prudente de Percy, exégèse servie par une vaste érudition, soucieuse d'expliquer les textes des Colossiens à la lumière de la pensée de Paul, de la pensée biblique et rabbinique plutôt que de la pensée hellénistique.

Arrivé à ce point, Percy a achevé la première partie de son programme : montrer qu'il n'y a rien dans la langue et les idées de l'épître aux Colossiens qui ne puisse être attribué à Paul et que son originalité tient au propos de l'apôtre : proclamer, face à l'hérésie colossienne, le salut accordé à l'Eglise en Christ seul.

Dans la seconde partie du livre, de beaucoup la plus étendue (p. 179-474), Percy se livre à une étude fouillée de la langue et des idées de l'épître aux Ephésiens dont il s'efforce d'établir, sinon toujours l'identité, du moins la parenté avec celles des Homologoumènes. Les textes que des critiques ont jugés incompatibles avec l'authenticité de l'épître le retiennent longuement. Comme les négateurs ont tiré leur meilleur argument des singuliers rapports qu'ont entre elles les épîtres aux Colossiens et aux Ephésiens, Percy les examine sous tous leurs aspects. Après avoir établi que la seconde ne saurait être un simple remaniement de la première, parce que les matières qui leur sont communes sont réparties différemment, Percy analyse et discute les vingt-cinq parallèles les plus importants présentés par elles. Si des expressions identiques figurent dans les deux épîtres en des contextes différents, Paul peut fort bien les avoir employées à son gré dans chaque épître. Il en est autrement lorsqu'une phrase ou une expression de l'épître aux Colossiens paraît avoir été transposée dans l'épître aux Ephésiens en un contexte qui lui convient moins bien ou même avoir été mal comprise (p. ex. : Eph VI, 1 — Col. III, 20 ; Eph. VI, 5 sq. — Col. III, 22 sq. ; Eph. IV, 2-4 — Col. III, 12-15). Percy croit pouvoir conclure cependant qu'aucun

de ces textes ne saurait être un argument décisif contre l'authenticité de l'épître aux Ephésiens. « Certains détails, dit-il, semblent parler fortement en faveur de la dépendance littéraire d'Ephésiens à l'égard de Colossiens, mais d'autres parlent avec plus de force encore en faveur de leur commune origine » (p. 432).

L'intention de l'épître aux Ephésiens est difficile à discerner. Elle n'est pas inspirée par les relations de l'auteur avec une Eglise particulière, et on ne voit pas à quels besoins précis elle devait répondre. Rappeler la grandeur du salut accordé en Christ à l'Eglise et exhorter d'anciens païens à une vie qui témoigne de ce salut, tel paraît avoir été le dessein de l'apôtre. Mais à qui Paul adressait-il cette épître ? Les plus anciens témoins du texte ne présentent pas les mots ἐν Ἐφέσῳ (I, 1), et le contenu de l'épître ne permet pas de voir en elle une lettre à l'Eglise d'Ephèse. Elle n'est pas davantage une épître aux Laodicéens, comme l'avait conjecturé Marcion. Percy, avec beaucoup d'autres, voit en elle une lettre circulaire adressée à un groupe d'Eglises de l'intérieur de la province d'Asie et dont faisait partie celle de Laodicée. Elle aurait été écrite en même temps que l'épître aux Colossiens, ce qui explique leur étonnante parenté de langue et d'idées, et confiée au même porteur, Tychique. A quel moment de la vie de Paul ? Ni pendant sa captivité à Césarée, ni pendant une hypothétique captivité à Ephèse, mais bien pendant qu'il était prisonnier à Rome (Actes XXVIII, 30 et 31), comme le veut la tradition ecclésiastique.

Arrivé au terme de l'ouvrage, le lecteur regrette de n'y pas trouver quelques pages de conclusion. Il sait bien qu'elle serait en faveur de l'authenticité des deux épîtres ; il n'a pas oublié le *Rückblick* inséré à la fin de chaque chapitre ; il en souhaiterait un pareil à la fin du livre lui-même, qui fît le compte des résultats d'une si vaste enquête. Nous nous excusons, pour notre part, d'en avoir donné un résumé squelettique, propre à indiquer seulement les principales galeries d'une mine d'une très grande richesse. Les interprètes des épîtres aux Colossiens et aux Ephésiens, les théologiens et les historiens désireux de connaître tous les aspects de la pensée de Paul, y puiseront avec profit. Nous nous demandons néanmoins si Percy n'a pas accompli un énorme travail pour un mince résultat, car s'il a rendu très vraisemblable l'authenticité de l'épître aux Colossiens, reconnue d'ailleurs aujourd'hui par la grande majorité des critiques, l'authenticité de l'épître aux Ephésiens, quoi qu'il en dise, ne reçoit de sa démonstration aucune force nouvelle et demeure fort douteuse.

La tradition ecclésiastique a toujours reconnu dans les épîtres aux Colossiens et aux Ephésiens des épîtres de Paul ! Aujourd'hui, même les négateurs de leur authenticité reconnaissent ce qu'elles ont de paulinien et les attribuent à un disciple de Paul. Leur langue et leur pensée, chacun l'accorde, sont pauliniennes dans une très large mesure et se distinguent nettement de celles des écrits chrétiens de l'âge post-apostolique. Aussi bien, n'est-ce pas tout ce qu'il y a de paulinien dans ces épîtres qui est en question, mais des

traits de style, des expressions et des idées qui tranchent sur ce fond incontestablement paulinien. Percy n'aurait-il pas pu s'épargner beaucoup de peine en reprenant la discussion au point où ses devanciers l'avaient laissée, en se bornant à examiner les textes dont la « paulinicité » est contestée, pour montrer, s'il le pouvait, qu'elle l'est à tort ? S'il a pensé que la masse des éléments authentiquement pauliniens dressée devant nous nous empêcherait d'accorder une importance décisive aux éléments non pauliniens, il s'est trompé, car ce sont eux précisément qui trahissent le disciple dans un écrit attribué au maître.

Percy a apporté à l'étude du vocabulaire et du style de l'épître aux Ephésiens, à leur comparaison avec le style et le vocabulaire des Homologoumènes et de la littérature chrétienne de l'âge post-apostolique, une minutie sans exemple. Il estimait sans doute assurer ainsi l'objectivité de sa conclusion : la langue de l'épître aux Ephésiens est, dans l'ensemble, semblable à celle des Homologoumènes, les différences s'expliquant par le contenu et le caractère de l'épître. On peut se demander cependant si l'analyse seule permet d'apprécier la langue d'un écrit, et, en particulier, de discerner si elle est bien la langue d'un auteur que nous connaissons par d'autres écrits reconnus authentiques. C'est, nous semble-t-il, laisser hors du débat l'élément personnel qui, surtout lorsqu'il s'agit d'un saint Paul, confère à la langue son originalité. Avant ou après tant d'analyses nous aurions aimé que Percy se demandât si la langue de l'épître aux Ephésiens a le mouvement, le mordant, la vigueur de la langue de Paul dans les passages des Homologoumènes qui peuvent en être rapprochés ? A-t-il craint la subjectivité inévitable de la réponse à pareille question ? Elle nous semble cependant atteindre l'objet plus sûrement et d'une prise plus directe que tous les procédés d'analyse, quand il s'agit de juger de la langue d'une épître prétendue de Paul.

Percy a retrouvé dans l'épître aux Ephésiens ce que nous pouvons appeler les « caractéristiques pauliniennes » en matière de style et de vocabulaire. Nous n'en sommes pas étonné, pour la raison indiquée plus haut. Seuls les termes que Paul n'emploie jamais ailleurs posent un problème. Ce sont ἐν τοῖς ἐπουρανίοις, expression qui revient cinq fois pour ἐν τοῖς οὐρανοῖς ou ἐν τῳ οὐρανῳ (I, 3, 20 ; II, 6 ; III, 10 ; VI, 12) et διάβολος (IV, 27 et VI, 11) pour l'hébraïque σατανᾶς. Malgré tous ses efforts (p. 180-184), Percy ne justifie pas d'une manière convaincante la présence de ces termes, pas plus qu'il ne satisfera chacun quand il tente d'expliquer comment Paul a pu parler des « saints Apôtres » du Christ (III, 5), au nombre desquels il se compte certainement.

Les critères d'ordre linguistique ne sauraient suffire à fonder un jugement d'authenticité ou d'inauthenticité. Leur application comporte une part de subjectivité ; de plus, nous ne savons jamais quelles raisons peuvent avoir décidé un auteur à varier son style et à employer dans un de ses écrits des expressions qu'il n'emploie pas dans les autres. Les arguments décisifs seront

tirés de la pensée de l'épître. Percy se donne beaucoup de peine pour montrer qu'elle est la pensée même de l'apôtre Paul. Chacun lui accordera qu'elle est paulinienne, mais n'est-elle que paulinienne ? Ici les difficultés s'accumulent, nous n'en citerons que quelques-unes, à la suite de Percy lui-même.

Une des plus connues réside dans la déclaration que nous lisons Eph. II, 20 : « édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, sa pierre d'angle étant Jésus-Christ ». Or, dans I Cor. III, 10 et 11, Paul déclare que Jésus-Christ est le seul fondement de l'Eglise. Comment concilier ces deux affirmations ? Percy nous dit, il est vrai, que leur intention est toute différente. La deuxième concerne le travail des hommes qui, après Paul, édifient l'Eglise sur le fondement posé par lui ; la première concerne les rapports des croyants eux-mêmes avec les apôtres et les prophètes, fondement de l'Eglise dont Jésus-Christ est la pierre d'angle et les croyants les pierres nombreuses. Cependant, même en tenant compte de l'intention différente des deux paroles, nous avons peine à croire que Paul, après avoir proclamé Jésus-Christ l'unique fondement de l'Eglise (I Cor. III, 11), en soit venu à ne plus lui concéder que le rôle de pierre d'angle de ce fondement que sont les apôtres et les prophètes (Eph. II, 20). Bien que Percy se refuse à juger la difficulté décisive, il l'avoue cependant : « On ne doit pas cacher que la déclaration d'Eph. II, 20 paraît mieux convenir à l'époque post-apostolique, où l'on vit, dans l'ensemble des apôtres (à savoir les Douze et Paul), l'autorité unique de l'Eglise, que dans la bouche de Paul lui-même qui se considérait comme l'unique autorité des Eglises appartenant à son champ de mission » (p. 334).

Il semble y avoir glissement de la pensée des Homologoumènes à celle de l'épître aux Ephésiens, et ce glissement, dont l'évidence n'éclate pas toujours à première lecture, est d'une importance décisive dans les discussions sur l'authenticité de l'épître. Pareil glissement apparaît dans le rôle que jouent les mauvais Esprits. Paul parle rarement de Satan, l'Adversaire du croyant et de l'Eglise (I Thess. III, 5 ; I Cor. VII, 5 ; II Cor. II, 11 ; XI, 3, 14). Dans l'épître aux Ephésiens, en revanche, non seulement les croyants ont affaire au Diable (IV, 27 ; VI, 11), mais celui-ci est appelé « le Prince de la puissance de l'air » (II, 2), puissance constituée par « les Esprits mauvais qui résident dans les lieux célestes » (VI, 12). De plus, quoi qu'en dise Percy, à en juger par le contexte, il n'est pas sûr du tout que ὁ αἰῶν τοῦ κόσμου τούτου (II, 2) signifie « l'âge de ce monde », et non l'« Éon de ce monde » [1], ce qui serait une manière de désigner Satan tout à fait étrangère au Nouveau Testament. L'épître aux Ephésiens, il faut le reconnaître, témoigne d'une poussée de démonologie inconnue des épîtres de Paul.

Portons-nous maintenant au centre même de la pensée de l'épître. Percy ne peut éluder cette constatation singulièrement grave (p. 289) : il n'est

[1] Dans le *Theol. Wörterbuch zum N. T.* de KITTEL, t. I, p. 208, Sasse reconnaît que Eph. II, 2 pourrait nous mettre en présence d'un Éon personnifié, alors que cette conception si importante dans le syncrétisme hellénistique est étrangère au Nouveau Testament.

jamais question dans Ephésiens de la mort du croyant avec Christ qui, dans les autres épîtres, est la condition de sa résurrection avec Christ, attestée dès ici-bas par sa vie nouvelle (cf. p. ex. : Rom. VI, 1-14). Percy prétend expliquer cette différence par le fait que Paul n'aborderait pas dans Ephésiens les sujets qui, dans d'autres épîtres, l'amènent à parler de la mort du croyant avec Christ. Il nous semble, au contraire, que dans la magnifique proclamation du salut par la grâce (Eph. II, 4-10), Paul lui-même n'aurait pas dit que Dieu a rendu la vie aux croyants avec Christ (v. 5), qu'il les a ressuscités avec Christ (v. 6), sans avoir dit aussi qu'ils étaient morts avec Christ. Et sur ce point capital de la sotériologie paulinienne, Ephésiens se distingue même de Colossiens, où l'affirmation de la résurrection des croyants avec Christ est précédée de l'affirmation de leur mort avec Christ (Col. II, 11-13 ; II, 20-III, 4). Non pas que l'auteur des Ephésiens passe sous silence la mort rédemptrice du Christ (I, 7 ; II, 14-15 ; V, 2, 25), mais il parle de la résurrection des croyants avec Christ sans se référer à la croix, comme si, ébloui par la splendeur de la grâce, il oubliait qu'elle ne nous est pas donnée dans la résurrection du Christ sans nous être d'abord donnée en sa mort. Sur ce point encore, par rapport aux Homologoumènes, Ephésiens témoigne d'un glissement dont le terme pourrait être l'abandon de la « theologia crucis », authentiquement paulinienne, pour une « theologia gloriæ » et ses stériles illusions.

Signalons enfin une objection à laquelle se heurte l'hypothèse de l'authenticité de l'épître aux Ephésiens et que Percy n'a pas discutée. D'après Eph. III, 1-13, l'admission des païens dans l'Eglise est « le mystère du Christ » (v. 4), mystère révélé à Paul (v. 3) et qu'il est chargé de faire connaître en qualité d'apôtre des païens (v. 8-13). A première lecture, ces pensées paraissent à leur place dans une lettre de l'Apôtre des Gentils. On s'étonne cependant que Percy ne se soit pas demandé si vraiment pour Paul, dans les Homologoumènes, l'admission des païens dans l'Eglise est un « mystère », voire « le mystère » par excellence ?

En effet, Paul parle de « mystères » au pluriel (I Cor. IV, 1 ; XIII, 2 ; XIV, 2), mystères qui sont des révélations eschatologiques dont il donne deux exemples (I Cor. XV, 51 ; Rom. XI, 25), et jamais de ce mystère unique que serait l'admission des païens dans l'Eglise. Quand il a combattu pour elle lors de la Conférence de Jérusalem, il dit avoir combattu pour « la vérité de l'évangile » (Gal. II, 5) et non pour « le mystère du Christ ». Le salut des païens est si peu pour lui « le mystère » maintenant révélé à l'Eglise et par l'Eglise (Eph. III, 5 et 10) qu'Abraham a reçu la promesse de ce salut (Gal. III, 8 ; Rom. IV, 16-17) et que les prophètes l'ont annoncé. Certes, il est possible que l'admission des païens au salut soit apparue à un paulinien de la deuxième génération comme la révélation par excellence accordée à Paul, comme « le mystère » dont l'Apôtre des Gentils avait déployé les splendeurs dans l'Eglise et devant le monde, mais nous avons là une vue rétrospective de l'apostolat paulinien qui paraît avoir été encore étrangère à l'apôtre lui-même.

On nous objectera sans doute le témoignage de Paul dans les Colossiens qui, à propos du « mystère » est singulièrement semblable à celui de l'auteur des Ephésiens. Ainsi la notion du « mystère » propre aux Ephésiens serait déjà présente dans les Colossiens et se révélerait par là même authentiquement paulinienne. Mais, c'est précisément cette notion du « mystère de Christ » commune aux deux épîtres qui fait apparaître la complexité inattendue de leurs relations. En effet, les trois textes des Colossiens où il est question du « mystère » (I, 26-27 ; II, 3 ; IV, 3) sont tous trois suspects d'avoir été interpolés par l'auteur de l'épître aux Ephésiens, qui y aurait introduit cette notion du « mystère » qui lui est chère. Sans entrer dans le détail de la discussion exégétique qui pourrait l'établir, nous signalerons un fait propre à donner quelque consistance à cette conjecture : la construction de chacune des trois phrases des Colossiens qui contiennent la mention du « mystère » présente des difficultés plus ou moins graves, difficultés qui disparaissent si on retranche de chacune d'elles ce qui a trait au « mystère ». Est-ce une pure coïncidence ? Elle est singulière, il faut l'avouer, et paraît bien l'indice d'une interpolation. On comprend sans peine qu'il importait à l'auteur de l'épître aux Ephésiens, écrivant au nom de Paul, que la notion du « mystère », qui joue un rôle si important dans son épître, se retrouvât au moins dans une épître de l'apôtre, et singulièrement dans celle dont la parenté avec son épître était la plus manifeste, à savoir l'épître aux Colossiens.

On le sait, les nombreux passages où il y a contact entre la lettre même des épîtres aux Colossiens et aux Ephésiens ont toujours fourni aux négateurs de l'authenticité des Ephésiens un de leurs arguments les plus forts. Percy a consacré les pages 362-418 de son livre à examiner successivement vingt-cinq de ces *Berührungen*. L'évidence lui arrache cet aveu : « Il y a de nombreux passages dans Ephésiens, où certains traits semblent indiquer avec plus ou moins de force qu'un autre écrivain que l'auteur des Colossiens a ici utilisé des idées ou des expressions tirées des Colossiens » (p. 418). La cause semble entendue. Mais non ! Ayant conclu l'examen de chacun de ces points par des réserves, par des « mais » ou par des « peut-être » souvent bien forcés, Percy croit pouvoir affirmer, à la fin de ce long chapitre, que rien n'oblige à penser que les deux épîtres ont des auteurs différents. Que lui faudrait-il pour cela ? Il est certain qu'en matière de critique littéraire l'argumentation ne saurait avoir la rigueur d'une démonstration mathématique ou d'une preuve expérimentale, mais la préférence doit être accordée aux explications ou aux hypothèses qui rendent compte le plus aisément des difficultés d'un texte. Aussi la peine même que Percy a dû prendre et l'ingéniosité qu'il a déployée pour défendre sa position nous paraissent témoigner en faveur de l'autre hypothèse, de celle qui tout simplement, rend compte de ces passages parallèles en disant que l'auteur des Ephésiens a utilisé l'épître aux Colossiens pour rédiger la sienne.

Nous pouvons maintenant formuler une critique portant sur l'ensemble

de l'ouvrage : Percy a été comme paralysé par le souci de sauvegarder l'authenticité des Colossiens et des Ephésiens. Il a manqué de hardiesse. Il n'était pas possible d'étudier « les problèmes des épîtres aux Colossiens et aux Ephésiens » seulement en scrutant et en confrontant leurs textes canoniques. Il fallait se demander comment l'épître aux Ephésiens a été composée et si nous possédons l'épître aux Colossiens telle que Paul l'a dictée.

L'hypothèse de l'interpolation de l'épître aux Colossiens par l'auteur de l'épître aux Ephésiens s'est présentée à nous à propos de la notion du « mystère du Christ », si caractéristique des deux épîtres. H.-J. Holtzmann (1) et Jean Weiss (2) l'ont adoptée. Elle méritait au moins discussion. Elle a l'avantage de rendre compte plus complètement des rapports singuliers des deux épîtres sous leur forme actuelle. Si l'auteur des Ephésiens a utilisé l'épître aux Colossiens pour composer son épître, s'il a aussi fait subir quelques interpolations au texte des Colossiens pour en rendre la parenté avec son épître plus étroite, il ne peut être Paul lui-même. Etait-ce une raison pour écarter d'emblée pareille hypothèse ?

Nous avons constaté la même timidité, causée par le même souci, dans la manière dont Percy traite la grande « bénédiction » initiale (Eph. I, 3-14). Il a reconnu le caractère liturgique et hymnique de ce morceau (p. 200 s.), il en a analysé le style, mais sans pousser la recherche à fond. Lohmeyer (3) et Ochel (4) ont tenté de retrouver la structure strophique et versique de l'hymne que nous lisons Eph. I, 3-14. S'ils ont échoué, ils ont eu le mérite d'apercevoir le problème et d'essayer de le résoudre. Nous sommes convaincu que l'auteur des Ephésiens a donné pour *proœmium* à son épître un hymne préexistant dont il n'a altéré légèrement le texte que pour le rattacher à son épître (5). S'il en est ainsi, l'authenticité de l'épître est mise en question sur ce point aussi, car on se représente difficilement l'apôtre Paul se livrant à ce travail littéraire (6).

Les problèmes de critique biblique ne passionnent plus notre génération comme ils ont passionné nos pères. L'attention des théologiens se concentre maintenant sur le contenu des livres bibliques. Mais quand on fait de la critique biblique, il faut la faire en toute liberté d'esprit avec le seul souci

(1) H.-J. Holtzmann, *Kritik der Epheser und Kolosserbriefe*, p. 46 ss.

(2) Joh. Weiss, *Das Urchristentum*, p. 108 s.

(3) Ernst Lohmeyer, « *Das « proœmium » des Epheserbriefes* ». *Theol. Blätter*, 1926, p. 120 ss.

(4) W. Ochel, *Die Annahme einer Bearbeitung des Kolosser-Briefes in einer Analyse des Epheser-Briefes untersucht.* Marburg, 1934, p. 29 ss. Cité par Percy p. 9, n° 61 et p. 373, n° 18.

(5) Nous sommes arrivé à cette conclusion en faisant l'exégèse des Ephésiens au semestre d'été 1940 et nous l'avons précisée et complétée dans un cours donné au semestre d'hiver 1946-47. Peut-être pourrons-nous parler un jour dans cette *Revue* de l'hymne d'Ephésiens I, 3-14.

(6) Le cas de l'hymne christologique de Phil. II, 6-11 est différent, car Paul se borne à le citer sans y rien changer.

de trouver une réponse aux questions qu'elle pose, pleinement conscient de son caractère partiellement conjectural, sans craindre de recourir aux hypothèses qui rendent le mieux compte des données d'un problème. Ses conclusions d'ailleurs n'ont pour le théologien qu'un intérêt très relatif. Si nous devons reconnaître que l'épître aux Ephésiens est un écrit pseudépigraphe, son contenu reste le même. Nous pouvons savoir ainsi comment un homme de la deuxième génération entendait le message de saint Paul. Son auteur, un paulinien fervent, s'est inspiré de l'épître aux Colossiens, à laquelle il a très librement emprunté des expressions et des idées, tout en y faisant quelques additions pour la rattacher plus étroitement à son épître. Pour Percy, la difficulté majeure de l'hypothèse de l'inauthenticité est qu'on ne voit pas dans quel dessein un disciple de Paul aurait composé ce pseudépigraphe. Ne peut-on pas cependant l'inférer des quelques additions insérées par lui dans l'épître aux Colossiens et qui doivent indiquer assez bien ce qui lui tenait à cœur ? Selon lui, et avec raison, Paul était l'Apôtre des Gentils (III, 1), celui qui avait en Christ la révélation du « mystère » de l'accession des païens au salut dans l'Eglise, Corps du Christ (III, 3-7). En faisant parler Paul en qualité de porteur de ce « mystère », tout en ayant soin de ne pas l'opposer aux autre « apôtres et prophètes » du Christ (II, 20 ; III, 5), il définissait le sens de son douloureux apostolat (III, 1 et 13 ; IV, 1), et lui permettait de proclamer une fois encore la grandeur du salut (I et II ; III, 14-21) et d'exhorter l'Eglise à vivre d'une manière digne de sa vocation (IV-VI).

Charles MASSON.